

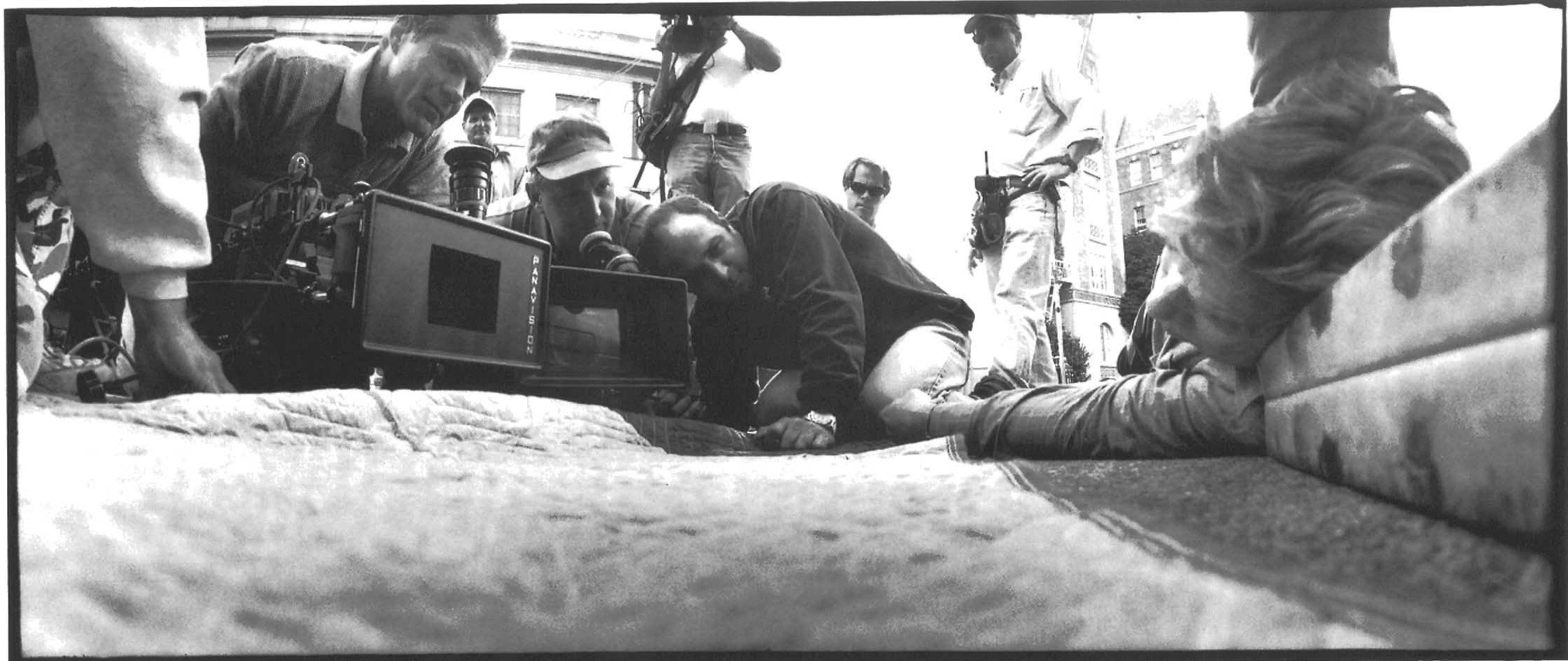
Scénaristes de l'ombre à Hollywood



Ils se lancent à l'assaut du rêve américain par la petite porte. Payés en promesses, ces étrangers écrivent des scripts réalisables à peu de frais. Condition incontournable : séduire une vedette. Dominique Forma est l'un d'eux, cherchant à attirer Jean Reno. Ou Bruce Willis.

«On a perdu Jean Reno, annonçait Dominique Forma en juillet dernier. On est revenu à la charge pour Bruce Willis. Douze millions (de dollars, dix millions d'euros, ndr) sur la table. Il doit le lire cette semaine.» Ceci venant d'un Français qui, il y a dix mois encore, se disputait le canapé d'un ami avec un chien mauvais coucheur. Dans la San Fernando Valley, le purgatoire d'Hollywood. Le film en question a un cahier des charges précis : pour profiter d'avantages fiscaux, il doit pouvoir se tourner en grande partie sur l'île de Man, entre Irlande et Angleterre, avec une équipe en majorité britannique. Et une vedette reconnue internationalement - condition sine qua non des montages financiers indépendants. Forma ne sort ni de la Femis, ni de l'Idhec, ni de la cuisine de Depardieu. Il n'est pas réalisateur de rock videos non plus. En France, il est strictement inconnu dans le milieu, et, surtout, on ne veut pas de lui. Même avec un film de 10 millions de dollars comme carte de visite, avec Jeff Bridges en vedette. Forma n'est pas mythomane : *Scenes of the Crime* existe. Tourné en vingt-huit jours il y a cinq ans, avec une distribution réunissant Noah Wyle (*Urgences*), Peter Green (*Pulp Fiction*), Mädchen Amick et Lee Ermye (*Full Metal Jacket*). La commande, cette fois-là, était un scénario suffisamment original pour attirer une vedette, mais «avec le moins de décors et extérieurs possible». Toujours inventif, Forma a écrit une histoire où on ne sortait pas d'une camionnette! (Il a sensiblement élargi ensuite, vu la distribution plus classe que prévu.)

Ils vivent de rêves, les leurs et ceux des autres
Il fait partie de cette légion étrangère du scénar qui œuvre sous le radar pour les producteurs qui ne peuvent se permettre les contrats aux normes syndicales pour développer des projets - presque exclusivement financés et prévendus à l'étranger. Australiens, Anglais, Français, Allemands, ils vivent de rêves, les leurs et ceux des autres. Forma par exemple, qui n'aime pas travailler seul, s'était allié lors du coup de *Scenes* avec un Indo-Américain à béquilles nommé Amit Meta, qui, depuis, a passé beaucoup de temps à Bollywood, courtoisé (mais finalement grugé) par les Indiens nouveaux riches qui voyaient en lui un moyen d'amener des vedettes américaines pour faire mousser leurs produits. Aujourd'hui, Meta se re-fait une santé dans le quartier coréen de Los



the corpse gets one last shot

●●● Angeles, où il travaille dans une bibliothèque municipale pour payer son loyer. Ils écrivent *on spec*, comme on dit - payés en promesses - des scripts en prêt-à-porter, constamment révisés pour les besoins de la cause. Comme les films sont *non-union* (ne respectant pas les normes syndicales), pas question de compter sur les droits de passage télé, même en cas de succès. Des gens comme Forma pourraient certes adhérer à la Writers Guild of America (WGA), ou même la Directors Guild of America (DGA) - «il suffit d'allonger 10000 dollars, et surtout de les avoir», dit-il -, mais être syndiqué n'est intéressant que lorsqu'on travaille. La WGA (11000 membres, surtout de la télé) et la DGA sont les moins corporatistes des syndicats, beaucoup plus accessibles que les associations de directeurs de production, maquilleurs ou assistants. Mais, pour la légion étrangère, il reste toujours l'espoir de décrocher la timbale un jour. Dominique Forma croyait y être parvenu avec son film.

«Le film n'existe pas»

Est-ce à dire qu'il doit aujourd'hui se pincer pour se persuader que tout ça lui est bien arrivé? «Non, mais je n'aurais pas cru que je resterais cinq ans sans faire un nouveau film», admet-il. Il lui reste le livre de photos panoramiques que Jeff Bridges a concocté pour la production, souvenir des trois semaines de rêve. L'acteur fait ça sur tous ses tournages depuis quinze ans, faisant payer la production pour les frais d'imprimerie. Il en a publié une sélection il y a deux ans : *Scenes of the Crime* n'en fait pas partie. Forma n'est cependant pas geignard : «Le montage financier n'a pas été trop difficile, le tournage s'est bien passé, les exigences du producteur au montage sont restées acceptables. Sauf que les investisseurs allemands qui ont fait

Les photos de Jeff Bridges sur le tournage de *Scenes of the Crime* écrit par Dominique Forma. Sur l'image de gauche, l'acteur est au premier plan.

le deal de distribution avec MGM se sont fait avoir. Columbia Tri-Star a récupéré les droits et a sorti le film directement sur le câble et en DVD. Le temps que j'arrive en France pour capitaliser sur le film, TF1 International avait sorti le DVD aussi. J'étais vert. Même pas une sortie en salle chez moi. Le film n'existe pas.» Mais comment un petit Français lambda comme Forma peut-il réaliser pareil rêve, même un peu cassé à l'arrivée, alors que les cinéastes français établis se ramassent régulièrement à Hollywood? On n'est guère étonné d'entendre «Canal» dans les explications. Mais pas comme on pourrait l'imaginer. Forma n'appartient pas à la sensibilité *Starfix* d'où sortent les Nicolas Boukhrief et Christophe Gans. Tout juste si le banlieusard du Val-d'Oise avait un pote avec qui il aimait discuter cinéma, qui s'est trouvé faire partie très tôt de l'aventure Canal+. Sinon, c'est la culture en vase clos, autodidacte pour les choses qui comptent (*Rock & folk*, l'Open Market, Burroughs, le porno, Velvet et les Stooges), les faces et peaux d'âne inutiles prolongeant juste sa condition de glandeur. Sa passion pour le rock le met en contact avec un fabricant de disques pirates, et il finit par en fabriquer et faire le trafic aussi (il a depuis écrit un scénario là-dessus : *Skeuds*). Entre-temps, son pote Marc Frydman est devenu acheteur de films pour Canal. «Et puis un jour, Studio Canal décide d'aller à Los Angeles faire de la coproduction. Ce qui à l'époque se résumait à préacheter les films Warner et ceux d'Arnon Milchan. Zéro input, tu apprenais juste à te faire mettre par Milchan, doulourement. Mais certains de ces types sont restés en Californie pour faire de la vraie production. Comme Frydman. Quand il est parti, il m'a dit : "Si tu veux, tu viens." J'habitais chez lui, et il m'a fait engager sur trois productions comme music supervisor - un emploi largement bidon, mais qui m'a permis d'observer aux premières loges. Ça a été ma

véritable école de cinéma, sur le tas.» Malgré les déconvenues, Forma n'a pas gardé d'animosité contre son allié-producteur, qui a continué son chemin depuis. «On s'est fait posséder. Mais c'est lui qui a trouvé les Allemands, et qui m'a eu Jeff. Il était producteur associé sur *Manipulations* (le film de Rod Lurie) et il le connaissait un peu.» Forma, à son immense surprise, a vite découvert que le nom de Jeff Bridges n'était pas suffisant pour faire craquer les décideurs pour les territoires étrangers. «Ils ont fini par dire oui, parce qu'il n'était pas cher.» Bridges avait trois semaines à leur donner, et ne voulait pas s'éloigner de chez lui. Et à l'exception d'une villa où Bridges se fait kidnapper, tout a été tourné dans la Huitième Rue, derrière le vieil hôtel Ambassador, où s'est fait assassiner Bobby Kennedy.

De plain-pied dans le cinéma de marché

Par contre, le Français n'est pas près d'oublier son déjeuner avec Bridges, avant que celui-ci ne donne son accord. «Vous aimez le poisson?» La scène se passait chez l'acteur sur les hauteurs de Montecito près de Santa Barbara, mais, pour le Français, c'était comme s'il avait John Huston en face de lui, dans la scène du déjeuner de Chinatown sur l'île de Catalina («Ça se mange avec la tête»). «Il avait le script avec des notes dessus, et plein de questions. "Ça vous fait rien si on bosse en mangeant? Ça va, le poisson?" Très agréable, très relax, mais en même temps très concentré. Malgré son air branleur à la Big Lebowski, c'est un bosseur.» Le fait que le Français soit débutant ne semblait pas gêner l'acteur. «Il me demandait juste comment je voyais ceci ou cela. Si j'aimais les répéter, ou non (je l'ai eu trois jours pour ça, on a fait ça dans la camionnette). Il aimait bien cette idée que les gangsters se comportent et raisonnent comme des hommes d'affaires, pas des animaux comme dans les films de Scorsese. Il m'a dit que ce qui l'avait intrigué au départ, c'est que une fille ait pu écrire un truc pareil. Dominique, pour lui, c'était un prénom de fille. On a continué comme ça à parler. Neuf heures durant. À la fin il m'a fait : "Bon, ben alors on va se revoir, non?" Je suis redescendu de chez lui, la tête comme ça. Je n'avais pas de portable à l'époque, j'ai dû m'arrêter téléphoner au Montecito Drugstore. Frydman et les autres, ils étaient fous, ils pensaient que ça s'était mal passé et que je m'étais fichu à l'eau, ou jeté sous un train.» Original (peut-être trop pour pouvoir marcher), *Scenes of the Crime* est aussi tout le contraire d'un film d'art sur un genre commercial. Forma est de plain-pied dans ce cinéma de marché. Et s'il écrit souvent avec des acteurs précis en vue, c'est que ce genre de production n'existe pas sans vedette. Ça l'amuse parfois de parler du cachet à sept zéros promis à tel ou tel, en lumière des 40000 dollars (34000 euros) qu'il a touchés comme réalisateur scénariste de son film. «J'ai gagné plus d'argent comme music supervisor!» Forma aime écrire en tandem, surtout pour les scripts en anglais. Il vient de terminer, avec Patrick Shiffar - l'ami chez qui il habite en ce moment -, un scénario de science-fiction intitulé *Nuke*. «qui reprend les prémisses d'Angel Heart, le mec qu'on paie pour enquêter sur un crime dont il est l'auteur sans le savoir». Shiffar est bien placé pour mesurer le gouffre qui sépare ces scénarios du rêve des cadors sur le pont des premières : expert-comptable spécialisé dans les productions de cinéma, il a passé dix-huit mois sur *Fantastic Four*, et avant ça sur la folie de *Titanic*, à gérer la gabegie généralisée pratiquée par les studios. Violents contrastes qui entretiennent un certain humour de potence parmi les scénaristes de l'ombre - ironie qui n'est pas pour déplaire à Forma. Lequel a actuellement trois histoires écrites avec trois partenaires différents, mais personne à qui les soumettre. Il va peut-être remettre ça avec Frydman, qui essaie de monter *The Cleaners* avec lui (l'histoire de tueur à gages sur l'île de Man). Forma cherche aussi son aide pour obtenir les droits de la bio d'Edouard Stern, le banquier français retrouvé tué à Genève dans une combinaison de latex. «Apparemment un dérapage SM, mais qui sait? Ça ferait un beau truc comme le *Mystère von Bulow*...» Ils ont perdu Willis pour *The Cleaners*. Mais on va relancer Jean Reno. «Sinon, on le propose à Viggo Mortensen», se réjouit Forma, qui le connaît un peu. Sans pour autant ni oser espérer, ni cesser. ◆